Postcolonial : définition, mode d'emploi et usages

Séminaire CES

N. Tousignant
CRHiDI – PAI *BeJust 2.0*
14 mai 2013

Dans les milieux académiques belges francophones, le courant 'postcolonial' semble être demeuré à la marge des principales préoccupations des chercheurs en histoire contemporaine. Cette réflexion se nourrit d'une situation individuelle, d'un parcours scientifique et d'un engagement.

Une définition du 'postcolonial' est-elle possible ? Quand on consulte les principaux ouvrages consacrés à cette catégorie, on se retrouve face à une compréhension de ce que cela recoupe très éclatée. Pour reprendre la piste proposée par Geneviève Warland (*Revue nouvelle*, juillet-août 2010), l'un des enjeux est de trouver comment interpréter le 'post' : postériorité chronologique, pour certains ; déplacement logique, pour d'autres. L'un des terrains de prédilection se révèle être le discours, comme en témoigne l'historiographie. Enfin, en quoi l'historienne peut être dialoguée avec les autres praticiens des sciences sociales à ce sujet ?

Une fois ces quelques balises posées, tentons de cerner les présupposés méthodologiques du 'postcolonial'. Véritables « pères-fondateurs » du courant (à titre posthume et rétrospectif), Michel Foucault et Jacques Derrida sont convoqués pour sacraliser le processus de déconstruction en œuvre dans le 'postcolonial'. A l'aune des inspirateurs que sont les premiers théoriciens de la négritude (Aimé Césaire, Léopold Sedar Senghor) ou de l'âme damnée du colonisé (Frantz Fanon, Albert Memmi), *Orientalism* (Edward Saïd, 1978) et *The Invention of Africa* (V.Y. Mudimbe, 1988) consacrent le genre. De manière concomitante, le laboratoire indien des *sub-altern studies* ouvre la seconde branche du 'postcolonial', avec les études pionnières de Ranajit Guha et Dipesh Chakrabarty. On rejoint des préoccupations analogues à d'autres courants, dont les *gender studies* ou les *ethnic studies* témoignent. Le postulat théorique serait plutôt à trouver dans une filiation avec les écrits d'Antonio Gramsci.

De tous ces grands textes, certains demandent à être recontextualisés dans le projet éditorial ou politique de l'auteur, dans les débats agitant les milieux intellectuels des années 1970 et 1980. Déphasage entre sphères culturelles ou disciplinaires, l'histoire (académique) semble résister, épargnée avant d'être rattrapée par la repentance et les devoirs de mémoire qui agitent les années 1990 et 2000. L'histoire et l'historien (re)trouvent un espace dans l'utilisation publique et politique qui est faite du passé dans les sociétés soumises aux commémorations ou émergeant de périodes ayant traumatisé la communauté imaginée.

Quelques remarques : faut-il soi-même faire l'expérience de la domination pour s'engager dans le 'postcolonial' ? faut-il soi-même pratiquer sa discipline avec une couleur marxisante, une sensibilité au renversement des postures et des pratiques ? faut-il soi-même revendiquer cet ancrage ?

Nous en revenons à une *disputatio* autour de l'objectivité en sciences sociales. Pas uniquement. Cela caractérise un parcours intellectuel, au carrefour des influences américaines et européennes et des sphères culturelles francophones et anglophones. Cela teinte les rapports développés avec les collègues africains durant les études doctorales, puis dans les projets scientifiques conjoints, avec la difficulté intrinsèque de construire et de mettre en œuvre de tels partenariats. Cela distingue au sein d'une communauté scientifique par une sensibilité exacerbée d'une minoritaire agissante.